

yækul. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que malgré l'immense quantité de neige que la chaleur du soleil fait fondre tous les ans, aucune rivière ne sort du Snœfell.

« La presque île se termine au nord par la pointe d'Øendverdtness, des deux côtés de laquelle il y a des lieux de pêche très-bien situés, parce que la mer est très-poissonneuse dans ces parages. Quelquefois des troupes nombreuses de baleines entrent dans le Breidafjord; il y a trois ans plus de mille furent jetées sur sa côte méridionale.

« Le pasteur d'Ingialldshvöl m'apprit que les deux paroisses confiées à ses soins, renferment près de 1,000 âmes; ce qui est dû au grand nombre de hameaux de pêcheurs épars sur la côte. Ces hommes sont en général très-pauvres, et il paraît qu'ils sont plus vicieux que les insulaires qui ne s'occupent que du soin de leurs troupeaux. Le mauvais temps les empêchant souvent d'aller en mer, ils en contractent une habitude d'oisiveté qui engendre tous les vices. Ces maux se sont même tellement accrus dans le quartier de Snœfellsness, que l'autorité a été obligé d'intervenir et de faire subir un interrogatoire aux individus qui s'étaient rendus coupables de désordres. Diverses circonstances ont empêché les mesures répressives de produire leur effet.

« Jamais je n'avais voyagé en compagnie aussi

nombreuse qu'en partant d'Ingialldshvöl le 27. Les deux filles de l'administrateur du domaine royal, dans cette partie de l'île, le pasteur, enfin le négociant de Stappen, qui voulaient me suivre jusqu'à Olafsvik, composaient un cortège remarquable. Les deux demoiselles endimanchées, une fois qu'elles eurent été placées sur leurs chevaux, galopèrent avec autant d'aisance que les femmes des environs du Don. La route fut d'abord marécageuse; mais bientôt nous avons atteint les sables qui forment la plage, et nous les avons parcourus promptement jusqu'à l'Ennit, grande montagne qui forme une saillie considérable; là il fallut mettre pied à terre, et laisser nos chevaux trouver leur chemin le mieux qu'ils purent, à travers les grosses pierres éparses sur le rivage.

« Ce passage est regardé avec raison, comme un des plus dangereux de l'Islande. La montagne a environ 2,500 pieds de hauteur, rien de plus raboteux et de plus affreux que son aspect. Elle est composée principalement de couches alternatives de tuf brun, de lave, de grès et d'argile. La mer ayant rongé une portion considérable de sa base, elle est creusée d'une quantité de trous et de cavernes; ses flancs étant perpendiculaires, on ne peut la doubler que de mer basse; alors même l'eau ne s'éloigne pas beaucoup des rochers, de sorte que le voyageur a beau se rapprocher de l'o-

céan le plus qu'il peut, il court le risque d'être écrasé par les pierres qui tombent. Beaucoup de personnes ont perdu la vie dans ce trajet, et plusieurs Islandais aiment mieux faire un long détour par la côte méridionale de la presqu'île. Ce ne fut pas sans un sentiment de terreur, que je m'aventurai à cheminer au-dessous des falaises menaçantes; en plusieurs endroits, des portions semblaient presque entièrement détachées du reste de la montagne; mon inquiétude augmenta, lorsque je vis les fragmens qui s'étaient éboulés de mer basse. Toutefois les demoiselles qui marchaient en avant ne témoignant aucune crainte, ç'aurait été une pusillanimité impardonnable de ma part de ne pas les suivre.

« Vers midi, nous sommes arrivés à Olafsvik, comptoir composé de deux maisons bien construites, de plusieurs magasins et de cabanes éparses. Ma compagnie se sépara de moi en cet endroit, excepté le pasteur d'Ingialldshvol, qui ne me quitta qu'à Mafahlid, belle ferme, dont le propriétaire dit à son fils d'aller avec moi jusqu'à Grundarfjord, où je comptais m'arrêter. L'affreux passage de Bulandshœfdi, dans lequel on s'engage à l'extrémité d'une route facile le long de la plage, peut rivaliser pour le danger et la fatigue avec celui d'Ennit. La montagne à près de 2,000 pieds de hauteur; son flanc présente plusieurs couches

horizontales de tuf et des colonnes verticales de basalte jusqu'à une profondeur de 200 pieds; là commence un lit de débris, qui se prolonge par une pente rapide, jusqu'au bord du précipice entourant la mer.

« La seule route praticable traverse ces débris, en passant à 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer qui brise avec fracas contre les rochers situés presque directement au-dessus du voyageur. En quelques endroits, le sentier était recouvert par des éboulemens récents de gravier; chaque pas de nos chevaux nous menaçait d'une catastrophe presque certaine; car ces animaux n'avaient pas le pied sûr, et rien ne pouvait nous empêcher de rouler dans l'abîme. Cependant le pas le plus difficile, fut à un ravin profond, creusé par un torrent qui était presque rempli de neige gelée. Un de nos chevaux de bagage y perdit l'équilibre, et glissa en suivant la pente de la glace. Heureusement un tas de débris l'arrêta, et le domestique, quoique avec peine, le ramena dans le sentier. La plupart des Islandais, en suivant cette route dangereuse, marchent derrière leurs chevaux, qu'ils tiennent par la queue, et se gardent de jeter les yeux du côté de la mer.

« A neuf heures du soir, j'arrivai à Grundarfjord, comptoir situé au fond d'une petite baie de même nom, sur un banc de gravier rejeté par

la mer. La nature pierreuse du sol me fit éprouver des difficultés à dresser ma tente ; pendant la nuit elle faillit à être enlevée par la violence des raffales. Vers cinq heures du matin, un bruit plus fort que celui du tonnerre, est venu m'alarmer ; il semblait sortir de quelque part tout près de ma tente. Aussitôt j'en écarte la toile, et j'aperçois qu'une portion de la montagne voisine s'en est détachée. L'air était complètement obscurci par la quantité de poussière que le vent emportait, et des masses énormes de rochers se précipitaient en déchirant le sol qu'elles rencontraient, et poussant devant elles d'autres rochers et des graviers tombés auparavant ; tous ces débris roulèrent avec une rapidité prodigieuse vers la plaine.

« Le lendemain 28, était un dimanche. J'allai avec le facteur à l'église de Setberg, bâtie sur la côte orientale de la baie. Avant de commencer le service du jour, il y eut un enterrement. Au décès d'un insulaire, on transporte son corps à l'église, le plutôt possible, et il y reste jusqu'au jour de l'inhumation. Lorsque quelqu'un meurt dans le voisinage d'une église, le corps est enveloppé de vadmél et placé sur un banc près de l'autel, en attendant que le cercueil soit prêt, coutume très-ancienne ; car on en trouve des traces dans l'Eyrbyggja Saga, écrite vers l'époque de l'introduction du christianisme dans l'île ; il paraîtrait aussi

que c'était alors l'usage de poser le cercueil sur un traîneau attelé de bœufs. Cette voiture n'étant plus employée, le corps est porté à dos de cheval. En hiver les inhumations sont accompagnées de grandes difficultés ; car il faut quelquefois que trois à quatre personnes travaillent pendant tout un jour pour creuser une fosse, tant la gelée pénètre profondément en terre. Dans les cantons très-éloignés des églises, on garde le corps pendant tout l'hiver dans une cave, et on l'enterre au printemps suivant.

« Le service funèbre commence par un psaume qui se chante pendant que le convoi s'avance vers la tombe ; les hommes marchent la tête découverte, les femmes se cachent le visage avec leurs mouchoirs. Lorsque le cercueil est descendu dans la fosse, le prêtre jette dessus trois pelletées de terre, en prononçant ces mots : « Tu as été tiré de la poussière et tu retourneras en poussière, et tu seras tiré de la poussière pour ressusciter. » pendant que la fosse se remplit, les assistans chantent un ou deux psaumes adaptés à la circonstance. Un des domestiques de la ferme de laquelle on avait apporté le corps, entra dans la fosse après qu'on y eut jeté un peu de terre, et se mit à la tasser avec ses pieds, action qui produisit naturellement un mouvement d'horreur dans mon esprit, et ajouta aux préventions ordinaires, quoi-

que injustes peut-être, que l'on conçoit contre les hommes qui rendent les derniers devoirs aux morts. Les femmes s'agenouillèrent sur les tombes voisines, et lorsque tout fut fini, le père du défunt se précipita sur sa sépulture, et y resta étendu dix minutes. Le discours du prêtre, qui roula sur l'état de rétribution future, fut simple et édifiant.

« Je me remis en route le 29 vers l'est avec le Sysselman; en passant à Setberg, le pasteur se joignit à nous. Arrivés à Hallbiarnareyri, ils firent leurs chevaux, opération que tout Islandais sait faire, et qu'aucun d'eux ne regarde comme étant au-dessous de sa dignité. Ils m'accompagnèrent jusqu'à l'extrémité du Kolgragarfiord, et je franchis le Trøllahals (col des Géants), passage difficile d'où je descendis dans une assez grande vallée parsemée de quelques maisons et partagée à l'est par le Hraunfiord, baie qui tire son nom de ce qu'elle est presque entièrement traversée par une coulée de lave, que coupe un petit détroit donnant passage à l'eau. La blancheur des cygnes qui nageaient sur ce bras de mer, formait un beau contraste avec la noirceur de la lave. Elle a été vomie par des collines coniques que jelaissai à droite; elle forme le Berserkia-Hraun que l'on traverse par un sentier aisé, bordé de chaque côté de rochers énormes. La tradition en attribue la construction à des géans. Une ravine

profonde dans laquelle on descend, vers le milieu du trajet, offre le Berserkiadis, ou le monument sous lequel le géant Berserkir est enterré; il est au nord de la route; il a vingt pieds de long, six de large et quatre de haut. A sa base, les pierres sont fort larges; dans le haut, elles sont plus petites, et ont été successivement posées par les passans. A l'extrémité de la lave, mon guide me fit voir la maison de Hraun qui était habitée par Styr, et plusieurs autres lieux cités dans les Sagas. Il savait toute l'histoire par cœur, et s'apercevait que je prenais de l'intérêt à son récit. Il continua donc de parler avec une éloquence qui me surprenait. Il ne s'arrêta que lorsque nous mîmes pied à terre à la ferme de Kongsbacka.

« Ce ne fut qu'en faisant le tour d'une infinité de baies et d'anses, que je parvins le 30 au comptoir de Sticksesholm; après avoir traversé la presqu'île de Thorness, fameuse pour avoir été consacrée à Thor, dieu des Scandinaves, dont le culte sanglant ne fut aboli que par l'introduction du christianisme. Je passai aussi devant le pied du Helgafell, montagne basaltique basse, qui est de même célèbre dans les annales du paganisme de ces contrées.

« Sticksesholm est situé sur la côte occidentale d'un canal étroit qui le sépare d'une petite île basaltique. Ce comptoir consiste en deux maisons

avec leurs magasins, et celle du chirurgien du district. M. Benedictson, le principal négociant, a recueilli une quantité considérable de manuscrits islandais. Il a plusieurs copies des Sagas les plus importants, il les a conférés, et copiés, en les accompagnant des leçons les mieux établies. Son zèle pour transmettre ces anciens monumens à la postérité, l'a engagé à en léguer la collection à son fils, qui en usera de même, de sorte que la propriété en restera dans sa famille.

« J'allai avec M. Hialtallin le chirurgien, examiner Thingvalla, lieu de sacrifices célèbres. Ce ne fut pas sans peine que nous vîmes à bout de le trouver. Au sud de la maison qui subsiste en cet endroit, nous avons rencontré un grand nombre de petits tertres carrés, ce sont évidemment les ruines des huttes dont le peuple se servait dans les réunions publiques. Cependant nous cherchions vainement la pierre des sacrifices. Enfin nous en avons aperçu, au milieu d'un marais à quelque distance, une fort grande qui, malgré sa forme grossière et brute, fut reconnue pour être « la pierre de la crainte », aux pierres disposées en cercle qui l'entourent, et qui paraissent de même d'une dimension considérable; il faudrait, pour la déterrer, creuser dans le marais qui les couvre presque entièrement. Le cercle a trente-six pieds de diamètre; les pierres sont peu éloignées l'une de

l'autre. Le blot-stein (la pierre du sang) est de figure oblongue et aiguë à son sommet, sur lequel on rompait le dos des victimes humaines offertes en sacrifice expiatoire pour apaiser le courroux de la divinité offensée, et laver les fidèles de la tache du crime. En dedans du cercle s'asseyaient les juges devant lesquels on amenait les accusés et leurs avocats; les spectateurs se tenaient en dehors pour entendre le jugement. Les restes de ces cercles se trouvent fréquemment en Scandinavie, et sans doute ceux que l'on voit en plusieurs lieux de la Grande-Bretagne, et surtout de l'Écosse, ont la même origine.

Le 1^{er} juin je partis de Stikesholm, et je revins à Helgafell, d'où je marchai au sud jusqu'à la ferme de Drapuhlid, située au pied d'une montagne de même nom, fameuse par la quantité de minéraux curieux qui s'y trouvent. De là j'allai à l'est en traversant plusieurs collines nues, dans le gravier desquelles le jaspe et les calcédoines abondent. Je descendis ensuite par l'extrémité de l'Ulfarsfall sur les rives de l'Alftafjord ou baie des Cygnes. Grâce à la mer basse, j'épargnai une course de plus de deux milles, en coupant la baie qui était presque entièrement couverte de cygnes; je continuai à longer la base des montagnes, à l'est, et le soir je dressai ma tente près de l'église de Narfeyri.

« A l'instant où je venais de m'habiller, le lendemain, le fermier m'offrir d'excellens œufs d'eider. Je lui fis beaucoup de plaisir en les acceptant, et en lui disant que sans doute il descendait de Geirrid, dame célèbre dans les temps anciens, et qui habitait dans ce canton. Elle était d'un caractère si libéral qu'elle avait fait bâtir sa maison le long de la route, afin d'être à portée d'inviter tous les passans à entrer pour prendre part à des mets qui étaient toujours servis. Plusieurs exemples du même genre, rapportés dans les Sagas, prouvent que l'hospitalité, si vantée dans ces livres, n'était pas une fiction poétique, mais une vertu pratiquée par tous les habitans du nord.

« De Narfeyri, je traversai, en allant à l'est, le Skogarstrand (rive des forêts), canton bas, ainsi nommé des bois qui autrefois couvraient sa surface, et dont à présent il existe à peine des traces. Le mauvais temps m'obligea de chercher un refuge près de l'église de Breidabolstad. Ce fut d'une petite île du voisinage, qu'Eirik le Rouge partit en 985, pour courir à la recherche d'un continent à l'ouest, sur lequel il avait reçu des notions obscures. Dans cette excursion qui dura trois ans, il découvrit le Groenland.

« Le 3 je cessai de voir les montagnes qui s'étendent à l'est du Snœfell; je parcourus un canton rocailleux qui offrait souvent des restes de laves

anciennes; d'un autre côté, se déployait le Breidafjord qui se partageait en Hvamsfjord et Gilsfjord: l'aspect de ces baies et des montagnes qui les entourent, était extrêmement pittoresque. J'eus beaucoup de peine à traverser des étangs que la marée montante remplit; enfin, j'arrivai à Snoksdal. Je n'en partis que le 5, et après avoir passé le Haukaldalsaa et le Laxaa, deux rivières formidables, qui pendant plusieurs jours n'avaient pas été guéables à cause de l'abondance des pluies, et qui étaient encore extrêmement grosses; je voyageai alternativement dans des vallées et des collines jusqu'à Hvam. La vue des pâturages couverts de brebis et d'agneaux, me fit éprouver un sentiment de plaisir, qui fut en quelque sorte diminué par la réflexion que beaucoup d'agneaux périssaient par l'intensité du froid. J'appris que dans cette saison la mortalité s'était élevée à neuf ou dix par ferme; perte très-sérieuse pour le paysan islandais.

« Hvam est dans une situation très-agréable, sur le côté oriental d'une vallée de peu d'étendue, mais jolie et fertile, entourée de tous côtés, excepté au sud, de montagnes escarpées. Hvam est célèbre dans l'ancienne histoire de l'île, par plusieurs événemens qui s'y sont passés; il est surtout remarquable pour avoir donné naissance à Snorro Sturleson, l'historien du nord.

« De Hvam, j'entrai dans le Svinadal, un peu